

« Le genre, c'est un truc de féministes. »

La théorie du genre à l'école, c'est la conséquence de l'influence d'un féminisme qui s'est radicalisé. Najat [NDLR : Vallaud-Belkacem, alors ministre des Droits des femmes], elle est sur la ligne des féministes ultras américaines qui sont en train d'émasculer les sexes !

Julien Dray, ancien député socialiste, *L'Express*, 5 mars 2014

La citation ci-dessus concentre plusieurs idées reçues sur les études de genre et leur lien avec le féminisme, elle est à ce titre exemplaire ! La diffusion du concept de « genre » y est présentée comme une conséquence du féminisme, mais pas de n'importe lequel puisque celui-ci est qualifié de « radicalisé », d'« ultra », d'« américain » et d'« émasculateur ». Ces caractéristiques – le fait d'être excessif, importé, violent et anti-hommes – sont classiques et récurrentes dans les discours anti-féministes ; par effet de contagion, elles servent également ici à (dis)qualifier les études de genre. Ce type de citation, qui alimente sans doute volontairement une confusion sur ce que sont les études de genre, invite à éclaircir les liens qu'il existe entre genre et féminisme. Car les deux termes, ainsi que les études qui leur sont relatives, ont une généalogie commune et sont historiquement liés.

Les études féministes, et dans leur sillage les études de genre, se formalisent aux États-Unis à partir des années 1970 au moment où un ensemble de forces contestataires se croisent et se rencontrent sur les campus américains.

Ces champs de recherche sont ainsi, dès leurs naissances, intimement reliés aux revendications féministes qui émergent à cette même période aux États-Unis. Les

premiers cours relatifs aux femmes et au féminisme qui sont alors dispensés dans les universités s'ancrent dans une réflexion sur la relation entre le savoir et le pouvoir. La constatation qui en résulte est la suivante : le savoir scientifique ne peut prétendre ni à une objectivité ni à une universalité puisqu'il est « androcentré », c'est-à-dire qu'il est produit quasi-exclusivement par des hommes, et porte la plupart du temps sur les hommes. La vision des chercheurs, forcément influencée par leurs expériences du monde et des rapports sociaux, porte nécessairement la marque de leur appartenance de sexe et est en ce sens aussi partielle que partielle. Les sciences humaines et sociales participeraient ainsi, sous couvert d'une scientificité pensée comme neutre, à passer sous silence les savoirs et les expériences des femmes et, de fait, de la moitié de l'humanité ! La dimension scientifique du projet féministe se formalise progressivement : il s'agit de mener des recherches permettant de compenser l'absence de travaux portant sur les femmes et menées par des femmes. Historiennes, sociologues, anthropologues, géographes, linguistes, philosophes s'engagent ainsi dans des recherches considérant les femmes comme des actrices sociales à part entière, proposant parfois des relectures critiques d'œuvres majeures émanant de leurs homologues masculins. C'est le cas par exemple de la thèse de l'anthropologue féministe Annette Weiner qui vient compléter l'œuvre devenue classique de Bronislaw Malinowski, tout en mettant à jour ses lacunes (*Women of Value, Men of Renown: New Perspectives in Trobriand Exchange*, 1976). Alors que son prédécesseur se concentrait uniquement sur les hommes dans sa compréhension du pouvoir et du politique sur les Îles Trobriand, Annette Weiner intègre les activités des femmes dans l'étude, démontrant que ces dernières permettent d'appréhender de manière nouvelle le fonctionnement du groupe social

dans son ensemble. La linguistique peut également permettre de révéler les biais sexistes présents dans certains travaux renommés et pensés comme scientifiques – donc neutres. Claire Michard et Claudine Ribéry ont par exemple proposé de passer au crible les tournures de phrases de grands sociologues ou anthropologues, mettant en lumière une systématique dévalorisation du féminin (*Sexisme et sciences humaines. Pratique linguistique du rapport de sexage*, 1982). L'exemple le plus criant de l'invisibilisation des expériences sociales des femmes est sans conteste cette phrase du célèbre anthropologue Claude Lévi-Strauss : « Le village entier partit le lendemain dans une trentaine de pirogues, nous laissant seuls avec les femmes et les enfants dans les maisons abandonnées » !

Il faut préciser ici que le souci de compensation dont font montre les chercheuses féministes ne peut être réduit à un unique enjeu égalitaire, quantitatif, selon lequel il faudrait parler autant des hommes que des femmes. L'enjeu est en réalité qualitatif, voire épistémologique : les féministes reconnaissent en effet une valeur scientifique particulière aux expériences des femmes. En tant qu'expériences minoritaires, c'est-à-dire travaillées par des rapports de domination, les expériences des femmes permettent de produire des lectures plus fines et plus justes du monde social. C'est, selon les chercheuses, l'étude des « marges » qui permet de mieux comprendre le fonctionnement des normes et l'organisation du pouvoir. Ainsi, l'expertise des groupes minoritaires – ici les femmes – se voit érigé en vecteur de connaissance permettant de mettre à jour des processus qui ne sont pas forcément visibles depuis le point de vue du groupe dominant. De manière imagée, cela revient à dire qu'une personne malvoyante a une conscience singulière de l'espace urbain, plus développée qu'une personne valide qui sera incapable de se

rappeler de l'emplacement ou de la hauteur des marches et des trottoirs. Ces deux postulats – le savoir scientifique n'est pas neutre et l'expérience de la domination a une valeur épistémologique – développés et défendus par les études féministes ont largement influencé les études de genre. Les deux champs de recherche sont historiquement imbriqués dans un projet scientifique et politique commun : celui d'identifier, de penser et de transformer les rapports de pouvoir entre les sexes.

Si le genre s'est rapidement imposé comme un outil majeur servant l'entreprise féministe de dénaturalisation des identités sexuées, le terme n'est pas employé de manière unanime par les féministes elles-mêmes. Certaines le critiquent même ouvertement, parce qu'elles le pensent trop subversif ou au contraire parce qu'elles ne le jugent pas assez radical. Cette ambivalence des chercheuses vis-à-vis du genre en dit d'ailleurs long sur la diversité des positionnements au sein des mouvements féministes. Une première critique du terme « genre » est portée par une branche du féminisme que l'on qualifie communément d'« essentialiste » ou de « différencialiste ». Les chercheuses concernées prônent l'égalité dans la différence, c'est-à-dire qu'elles identifient et reconnaissent des différences naturelles entre les femmes et les hommes, célébrant notamment une essence féminine fondée sur l'expérience de la maternité. Ces féministes ne travaillent pas sur les processus sociaux par lesquels des caractéristiques opposées sont naturalisées et associées à chacun des deux sexes. Plutôt que de chercher à déconstruire cette binarité, il s'agit pour elles de la défendre tout en exigeant l'égalité des droits, cela impliquant la revalorisation des expériences et des rôles des femmes dans les sociétés humaines. Mais les chercheuses qui ont porté la critique la plus pertinente aux études de genre se rassemblent dans une autre famille du féminisme ; elles

sont qualifiées de « féministes matérialistes ». Pour ces dernières – représentées en France par Christine Delphy, Colette Guillaumin, Nicole-Claude Mathieu et Monique Wittig entre autres – l’emploi du terme « genre » pose différents problèmes. Elles lui reprochent par exemple d’être trop consensuel et de participer à invisibiliser l’oppression dont les femmes sont victimes. Avec le genre, l’analyse scientifique prend selon elles le risque de faire disparaître les catégories de femmes et d’hommes au profit de formulations plus timides et dépolitisées ; c’est entre autres pour cette raison que les féministes matérialistes préfèrent continuer à parler de « rapports sociaux de sexe ». L’autre danger représenté par le « genre » et pointé du doigt par ces chercheuses est que, en étant cantonné à une analyse des rôles sociaux, il laisserait penser qu’il y aurait par ailleurs des vérités biologiques. Dire « sexe social », expression à laquelle est parfois réduit le genre, laisse en effet croire qu’il existerait un sexe qui ne le serait pas – et serait au contraire biologique et « vrai » – et fait perdurer l’idée d’une division claire, pourtant illusoire, entre nature et culture. Pourtant, les catégories de sexes ne sont pas des « déjà-là » qui préexisteraient au langage et à la culture : aussi naturelles semblent-elles, ces dernières sont toujours socialisées et impensables hors des dispositifs interprétatifs et normatifs qui leur ont données naissance. Le genre précède en ce sens les sexes. Il est ainsi impératif de dépasser l’interprétation du genre en tant que sexe social pour lui préférer une approche en termes de système, les sexes pouvant alors être considérés comme des catégories produites par ce système. Cette question est formulée par la sociologue féministe Christine Delphy dans son ouvrage majeur *L’Ennemi principal*, publié en 2001 : « quand on met en correspondance le genre et le sexe, (...) on compare du social à du naturel ; ou est-ce qu’on compare du social avec

encore du social ? » (p. 253). Ces mises en garde et critiques portées par les féministes matérialistes ont considérablement influencé et enrichi les études de genre en France, invitant les personnes qui s'y investissent à s'assurer que le champ d'étude naissant ne participe pas indirectement à reproduire ou alimenter les mécanismes qu'elles cherchent par ailleurs à déconstruire.

Les études de genre sont ainsi historiquement et scientifiquement liées aux études féministes. Même si elles se différencient les unes des autres, la frontière qui les distingue est loin d'être univoque et encore moins hermétique. De nombreux débats ont lieu à l'endroit de cette frontière : certaines vont assurer que l'on peut étudier le genre sans être féministe alors que d'autres pensent que c'est impossible. De leurs côtés, les chercheuses féministes affirment pour certaines la pertinence du genre alors que d'autres déplorent son inutilité. Ces deux champs d'étude, au-delà de la vitalité des débats scientifiques qui les animent, ont également en commun d'être la cible des mêmes critiques, tentant de les disqualifier en insistant sur leur manque d'objectivité – et ceci est notamment visible dans la citation mise en exergue en début de chapitre. Il semble toutefois paradoxal de reprocher aux études féministes et de genre leur partialité, puisque cette dernière est pleinement assumée en leur sein et en aucun cas présentée comme nuisant à la validité scientifique des travaux réalisés. Au contraire, c'est bien parce qu'elle veut prétendre à la scientificité qu'une étude doit rendre visible ses partis pris et ses conditions de réalisation. Le chantier relatif aux conditions de production du savoir scientifique, initié par les études féministes et à leur suite par les études de genre, a influencé et continue d'influencer l'ensemble du champ de la recherche en sciences humaines et sociales.